

Études littéraires africaines

ROYER (Louis-Charles), *La Maîtresse noire*. Prés. d'Alain Ruscio, avec la coll. de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n°153, 2020, xx-179 p. – ISBN 978-2-343-20605-9



Nelly Lecomte

Numéro 52, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087091ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087091ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lecomte, N. (2021). Compte rendu de [ROYER (Louis-Charles), *La Maîtresse noire*. Prés. d'Alain Ruscio, avec la coll. de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n°153, 2020, xx-179 p. – ISBN 978-2-343-20605-9]. *Études littéraires africaines*, (52), 222–224. <https://doi.org/10.7202/1087091ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

articles adoptent des perspectives variées, se penchant tantôt sur un texte spécifique (dans « *À l'angle des rues parallèles* de Gary Victor : entre témoignage et invention romanesque », D.-H. Pageaux analyse par exemple le discours d'un narrateur tueur en série), tantôt sur l'intégralité d'une œuvre (voir par exemple l'étude d'ensemble des romans de Raphaël Confiant dans le quatrième article : « Naissance d'un nouvel espace romanesque : les Antilles de Raphaël Confiant », que l'auteur qualifie de « fiction post-moderne » (p. 56) et dont il rapproche le traitement de l'histoire et du mythe de celui du « nouveau » roman latino-américain), tantôt encore sur le dialogue entre écrivains caribéens (« Trois romanciers de la Caraïbe : Xavier Orville, Luis Rafael Sánchez, Louis-Philippe Dalambert »). Ce triple parcours dessine les contours d'un questionnement plus général portant sur l'espace caribéen et ses littératures, examinées dans une perspective à la fois géographique, culturelle, linguistique, théorique et poétique (à ce sujet, voir, plus spécifiquement, les articles « L'espace caraïbe comme mythe personnel pour Alejo Carpentier », « Poétique romanesque : l'imaginaire antillais entre histoire et politique » et « Tout n'a pas encore été exploré : regards sur la géopoétique caraïbe de Roger Toumson »). Sans chercher à circonscrire fermement un ensemble caribéen dont il relève la perception mythique chez certains écrivains, le recueil de D.-H. Pageaux montre ainsi de quelle manière se dessinent, d'une œuvre à l'autre, les lignes de force d'un espace littéraire intertextuel.

Marine CELLIER

ROYER (Louis-Charles), *La Maîtresse noire*. Prés. d'Alain Ruscio, avec la coll. de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n° 153, 2020, xx-179 p. – ISBN 978-2-343-20605-9.

C'est dans la collection « Autrement mêmes », dirigée par Roger Little, qu'Alain Ruscio a choisi de rééditer *La Maîtresse noire*, roman paru pour la première fois en 1928 aux Éditions de France, de la plume d'un auteur qui était connu à son époque pour des écrits érotiques. Journaliste au *Figaro* et au *Petit Parisien*, Louis-Charles Royer (1885-1970) fut envoyé en 1922 comme correspondant de presse à Tombouctou. Tiré à 400 000 exemplaires et traduit dans plusieurs langues, son roman fut réédité pas moins de sept fois, ce qui témoigne d'un énorme succès.

Écrit dans un style dépouillé et nerveux, *La Maîtresse noire* suit une intrigue simple et linéaire, mais n'en tient pas moins son lecteur en haleine. Dès l'entrée en matière, présentée comme une « avant-fin », il fait la connaissance de Bob, le personnage principal, devenu un vieillard avant l'heure, assis en guenilles, à moitié nu, sur un trottoir de Bamako, alors que les colons tombent autour de lui comme des mouches, décimés par la fièvre jaune. On le retrouvera à la fin du roman en clochard, à Montparnasse, en train de devenir meurtrier, tranchant à l'africaine la gorge de

Mouk, la femme qui l'a trahi. Voilà que l'épilogue renoue avec *l'incipit*. Tout le récit fonctionne dès lors comme une immense analepse, après la prolepse du début ; l'histoire se déroule petit à petit comme une explication des premières pages.

Dans ce récit tendu par une bipolarité spatiale, entre la France et l'ancien Soudan français (autrement dit le Mali d'aujourd'hui), la description de la traversée de l'Espagne, précédant l'embarquement des passagers à bord des bateaux, fonctionne comme un cordon ombilical reliant les deux espaces, avant que le roman nous livre la peinture des mœurs coloniales. Le comte Robert de Coussan, dit Bob, est le dernier rejeton d'une petite noblesse de campagne déchu. Ruiné et coureur, son père a dû se retirer dans une de ses fermes, où il s'est vu contraint d'épouser une fille de paysan qu'il avait mise enceinte : ce sera la mère de Robert. Viseur, joueur et parieur, ce dernier passe à Paris plus de temps sur le champ de courses et dans les bras de sa belle qu'à son bureau au ministère des Travaux Publics, jusqu'à ce que son vieil ami, Pierre Bourdier, chef de cabinet au ministère des Colonies, lassé de ses constantes demandes d'argent, l'expédie en Afrique comme secrétaire personnel du gouverneur au Soudan. Dans une Afrique présentée comme « authentique », encore peu touchée par la civilisation occidentale, Bob s'emploie à reconstruire sa vie, tissant des relations avec les colons, mais aussi avec les Noirs, les secondes étant souvent teintées de mépris et marquées par le libertinage. Désormais, loin de la morale bourgeoise de la métropole, bénéficiant d'un relâchement du contrôle social, le personnage saisit toutes les occasions pour s'adonner à l'empire de ses sens, stimulés par le climat tropical et l'ennui des colonies. Après le dégoût initial déclenché par l'odorat, Bob prend goût à la « chair noire » : il se livre à des accouplements quasi bestiaux, jusqu'à ce qu'il s'éprenne à Tombouctou d'une petite Peule, Mouk, au physique un peu plus occidental, et encore vierge. Même sa maîtresse parisienne, Yvonne, opportunément arrivée au Soudan, n'y pourra rien changer. Soumise et docile au début, Mouk va se révéler de plus en plus exigeante et opportuniste : ayant pris exemple sur Yvonne, elle veut désormais vivre à l'occidentale. De Coussan sera acculé à une falsification des marchés publics pour pouvoir se libérer de ses dettes et perdra sa place auprès du gouverneur. Il finira banni dans un petit village reculé en pleine brousse et devra vivre dans une hutte à l'africaine, jusqu'au passage de journalistes français qui, en projetant des images de la métropole, donneront à Mouk l'idée d'une émigration vers l'Europe, et la conduiront à abandonner Bob à son triste sort. Ainsi la déchéance africaine rattrape-t-elle dramatiquement la déchéance familiale et parisienne du rejeton de R. de Coussan. En vain aura-t-il tenté d'échapper à son destin dans ce roman de maturation inversé : tombé sous l'emprise de la petite Noire qu'il avait voulu ravalier au rang de simple objet de plaisir, il connaît une véritable « descente aux Enfers » (p. XIII). Comme Pacouda, un ancien Père Blanc devenu polygame, réplique littéraire du Père Auguste Dupuis, un des fondateurs de la première mission chrétienne à Tombouctou, Bob a échoué dans sa « mis-

sion civilisatrice » : celle-ci s'est retournée contre lui et a abouti à sa propre « décivilisation ».

Ce nouveau volume de la collection « Autrement mêmes » vient utilement compléter le tableau des amours coloniales dont on peut lire le récit dans cette série : il rejoint à ce titre *Toum* de Robert Delavignette (paru en 1926, réédité en 2012 avec une présentation d'Henri Copin) et *Mambu et son amour* de Louis Charbonneau (paru en 1925, réédité en 2014 avec une présentation de Roger Little). Sous ses dehors libertins, le roman de L.-Ch. Royer semble quant à lui doté d'une évidente portée moralisatrice : il prévient le lecteur contre le risque d'une déculturation et incite les colons à résister à l'appel des sirènes et aux facilités d'une liberté débridée.

Nelly LECOMTE

SARR (Felwine), *Habiter le monde : essai de politique relationnelle*. Montréal (Québec) : Mémoire d'encrier, coll. Cadastres, 2017, 59 p. – ISBN 978-2-8971-2521-9.

Un an après la publication de son célèbre essai *Afrotopia*, Felwine Sarr propose une réflexion sur le monde, dans une perspective qui dépasse cette fois-ci le devenir africain qui se trouvait au centre de son précédent livre : l'auteur déploie dans ce petit volume une suite de propositions audacieuses visant à donner une réponse urgente à une crise de la « relationnalité », qui témoigne paradoxalement de l'appauvrissement du vivre-ensemble à « une époque d'une forte connectivité entre humains » (p. 10-11), cette dernière étant rendue possible grâce aux nouvelles technologies.

L'ouvrage comporte quatre parties dont la première énonce une appréciation mitigée et ambivalente de l'état actuel du monde. À l'observation d'abord positive des progrès enregistrés sur le plan social, économique, technologique, etc., succède une réflexion consacrée à la face négative de ces progrès : les inégalités et « crises multiformes » (p. 11) qui font une ombre au tableau d'une avancée globale de l'humanité. F. Sarr n'évoque pas seulement ici les manifestations visibles et comptables de ces inégalités : il les identifie également dans l'expérience de ce « trop grand nombre d'individus, [pour lesquels] ne sont garanties ni la paix, ni la sécurité, ni les conditions décentes d'existence, *encore moins les possibilités de pleinement épanouir leurs potentialités humaines* » (p. 11 ; nous soulignons). Nous avons là l'une des définitions de la violence, telle qu'elle a été théorisée depuis les années 1970 entre autres par Johan Galtung (*Strukturelle Gewalt : Beiträge zur Friedens- und Konfliktforschung*, 1975), qui voit justement dans cet empêchement des sujets à déployer leur plein potentiel un acte de violence à leur égard. C'est en considérant les crises réelles et les pertes tout aussi réelles, mais attribuables cette fois à l'inaccomplissement des possibles, que l'on peut prendre la juste mesure du